



Entre le désir d'améliorer l'homme et la peur de le perdre

Premier exposé

Marc ROUX – 28 Janvier 2017

1. Qu'est-ce que le technoprogressisme ? La conséquence d'une évolution du mouvement et de la pensée transhumanistes.

1.1. Problème n°1 : le succès aveuglant du premier transhumanisme

Sans conteste, le transhumanisme est né dans un contexte libéral-libertaire. Si la première occurrence du terme se rencontre pour la première fois après guerre sous la plume de Julian Huxley (le frère de Aldous, auteur du *Meilleur des mondes*), dans sa conception contemporaine, il est apparu dans la Californie de la fin des années 70 et du début des années 80. À cette époque, à la faveur du développement des premiers ordinateurs personnels, bon nombre des derniers hippies deviennent les premiers geeks. C'est autour du philosophe américano-iranien FS Esfandiary (auteur de *Are you a transhuman*, Warner Books, 1989) que se forme le couple Max More et Natasha Vita-More. Ce dernier rédige le *Manifeste extropien* dont la première version constitue sans doute le premier texte synthétisant la première pensée transhumaniste.

Mais le contexte dans lequel se sont développées ces idées n'est pas anodin. Vu d'Europe continentale, il semble s'agir d'un milieu que nous qualifierions de scientifique (sous-entendu, quels que soient nos problèmes, la science trouvera toujours des solutions), très individualiste et libertaire. Par ailleurs, les premiers promoteurs du transhumanisme ne semblent guère concernés par les questions sanitaires ou environnementales, pas plus que par le souci d'équité sociale. Enfin, leur émergence correspond à celui de l'expansion du modèle économique néolibéral, d'abord dans le monde anglo-saxon.

Aujourd'hui, cette pensée habite bon nombre des représentants les plus fameux de la Silicon Valley, et notamment les dirigeants des GAFA (Google, Apple, Facebook, Amazon, mais aussi Microsoft, Oracle, IBM, etc.). Certains des transhumanistes affirmés les plus célèbres occupent des places de choix dans ces entreprises. C'est le cas de Ray Kurzweil, directeur de l'ingénierie chez Google, ou encore de Peter Thiel, co-fondateur de PayPal et actionnaire de Facebook. Notons que ce dernier a été un important soutien de Donald Trump. Ce ne sont pas des progressistes !

Ainsi, les représentants de cette interprétation du transhumanisme, libérale-libertaire, sont devenus les géants économiques que l'on sait. Pour l'essentiel, ce sont eux qui font le transhumanisme réel. Celui qui développe le deep learning dans l'informatique, les systèmes autonomes dans la robotique (Google car) et l'intelligence artificielle (IBM Watson, Google Deep Mind ...), mais aussi celui qui investit dans la bionique (lentilles Google de détection de la glycémie) ou la recherche sur le vieillissement (avec des entreprises ou des fondations comme CALICO ou SENS), etc.

Lorsque, depuis la France, au début des années 2000, les premiers critiques ou commentateurs ont commencé à découvrir ce mouvement, ils ont pensé qu'il était juste de le décrire tel qu'il était à son origine. Mais du coup, leur lecture a été effectuée à travers plusieurs filtres.

Tout d'abord, s'agissant d'un nouveau mouvement culturel en provenance des États-Unis (voire partiellement de Grande-Bretagne et de Scandinavie), il a parfois été traité avec une méfiance, voire avec un anti-américanisme coutumiers en France. De surcroît, bon nombre des termes qu'avait commencé à forger le transhumanisme anglo-saxon n'avaient pas d'équivalent en français. « transhumanism », « posthumanism », « enhancement », « cryonics », « Singularity », « democratic transhumanism », « technoprogressivism », tous ces néologismes ont été interprétés dans des sens divers, souvent en croyant pouvoir se fier à leur étymologie, ceci aboutissant parfois à des résultats opposés à ce que leurs auteurs voulaient y mettre. Par exemple, pour les transhumanistes américains, un « posthumain » n'est qu'un humain très amélioré et augmenté, alors que bon nombre de critiques francophones y voient un « après l'humain » forcément inhumain.

Il semble également que ces commentateurs aient été stupéfaits par la puissance que les acteurs économiques, les GAFAM, développaient année après année. La combinaison d'une avalanche d'innovations technologiques et l'affirmation d'une force financière qui en ont fait les premières valorisations boursières mondiales ont conduit à une véritable fascination devant tant de puissance. Il en découle une sorte de fascination d'où semble provenir un discours d'amour-haine envers l'expression radicale du transhumanisme des premières années.

1.2. Problème n°2 : l'évolution réelle du mouvement transhumaniste

Mais une difficulté supplémentaire s'était ajoutée dans l'entre temps. C'est que, en réalité, avant même que la critique francophone ne se familiarise avec le mouvement, celui-ci avait commencé à se transformer. Dès la fin des années 90, le mouvement transhumaniste international, au niveau de ses militants et de beaucoup de ses penseurs, avait commencé à évoluer vers des formes à la fois moins radicales et davantage progressistes.

C'est en 1998 qu'est fondée la WTA, World Transhumanist Association, à l'initiative notamment des philosophes suédois Nick Bostrom et anglais David Pearce. Mais la même année, le premier est aussi le co-fondateur, avec le sociologue américain James Hughes, de l'IEET (Institute for Ethics and Emerging Technologies). Il s'agit d'un des principaux think-tank transhumanistes qui s'affirme bientôt « techno-progressiste ».

Mieux, en 2002, Hughes est élu à la tête de la WTA. Il choisit d'abandonner l'appellation ouvertement transhumaniste et la WTA devient Humanity+. Dans les années qui suivent, plusieurs enquêtes internes sont menées pour essayer de comprendre qui sont les quelques 2000 membres de l'organisation internationale. Si les libertariens (ou Extropiens) représentent le deuxième courant avec autour de 20 % des membres, ceux qui se reconnaissent alors dans le techno-progressisme rassemblent plus de 40 %.

Dans la même période, Hughes publie *Citizen Cyborg* (2004), ouvrage par lequel il approfondit sa définition du Technoprogressisme. Pour le dire en raccourci, il s'agit d'un transhumanisme de gauche, et c'est celui dans lequel se reconnaîtront la majorité des transhumanistes francophones dans les années suivantes.

Aujourd'hui, et après qu'en 2014, avec le concours actif de l'AFT-Technoprog, a été adoptée et largement signée une déclaration technoprogressiste internationale, il est notable de constater que même Natasha Vita-More prétend que Max More n'est pas un libertarien.

Comment comprendre une telle évolution ? Un premier élément d'explication consiste à dire que, si à l'origine, rien semblait pouvoir brider l'imagination de jeunes libertaires emportés dans la furia créatrice californienne, avec les années, ils se sont retrouvés confrontés à la réalité. Plusieurs des

jeunes génies de la fin des *seventies*, depuis le fond de leur garage, sont devenus de très puissants industriels, riches à milliards. Ils sont aujourd'hui en position de pouvoir aux États-Unis et ne peuvent donc plus se permettre de raconter n'importe quoi.

Un autre facteur de compréhension de la déradicalisation est de considérer qu'il s'agit d'un choix stratégique. Face à la diabolisation qu'a provoqué le « T word » (aka, transhumanisme), même aux-États-Unis, plusieurs transhumanistes convaincus choisissent de ne pas assumer le mot. C'est le cas des dirigeants de Google, de la Singularity University, de Aubrey De Grey, ou encore, en France, d'un Laurent Alexandre.

1.3. Réception et interprétation par les transhumanistes en France

Le premier transhumanisme français fut radical mais marginal. Il s'agissait d'un petit groupe d'une dizaine de personnes contribuant anonymement à un site internet nommé « Les Mutants ». Il a été actif de 2002 à 2008 avant que ses principaux animateurs ne s'arrêtent. Il existe également un groupe de tenants de la cryonie depuis 2006. Rattachés au *Cryonics Institute* américain, ils restent peu nombreux et peu actifs. Il est intéressant de savoir que, depuis le milieu des années 2000, les Jeunes Libéraux discutaient de transhumanisme. Mais les déchirements que le sujet provoquait en leur sein semble leur avoir toujours interdit de se structurer.

Finalement, l'ancrage ne s'est fait qu'à partir de la fin des années 2000 avec l'apparition de l'Association Française Transhumaniste - Technoprog. Celle-ci, affichant d'emblée un positionnement technoprogressiste, modéré, et un fort attachement à la rigueur scientifique, a pu s'imposer jusqu'à devenir l'organisation transhumaniste de référence en France. Elle en effet la seule organisation pérenne et visible.

Depuis 3-4 ans, sa croissance est même devenue proprement exponentielle. Le nombre des membres et des sympathisants a doublé d'une année sur l'autre sur cette période, les premiers passant d'un peu plus d'une dizaine à plus de cent et les seconds de cent à mille. Le nombre des sollicitations et sa présence dans le débat public et les médias n'a cessé de croître, de même que les sollicitations par les milieux institutionnels et académiques. Aujourd'hui, les porte-parole de l'AFT sont invités dans les séminaires universitaires, dans les forums patronaux, dans les discussions d'éthique médicale et hospitalière, et même à l'Assemblée Nationale.

2. Le Technoprogressisme selon l'AFT-Technoprog

2.1. Un transhumanisme critique

Mais essayons maintenant de dire quelle est cette interprétation qu'entend développer l'association française Technoprog. À la différence de « l'extropianisme » d'un Max More, elle prétend surtout remettre au centre du transhumanisme les questions environnementales, sanitaires et sociales. Elle exige un transhumanisme démocratique, lequel passe par l'ouverture du plus large débat.

Par ailleurs, elle n'hésite pas à remettre en question certaines des expressions les plus radicales, ou les plus caricaturales du transhumanisme. D'abord, très nombreux sont ses membres qui dénoncent la prétention à une victoire définitive sur la mort. Ils argumentent pour dire que l'immortalité absolue est un concept métaphysique et religieux contraire aux attendus de leur philosophie matérialiste et moniste. En effet, si l'émergence d'une pensée consciente repose nécessairement sur un support matériel quelconque fini, alors celui-ci ne peut jamais englober la

totalité du réel et l'individu qu'il constitue ne peut jamais être certain de son immortalité. De ce fait, « la mort de la mort » ne peut être qu'un slogan que certains transhumanistes utilisent, de façon efficace, afin d'attirer l'attention des médias et du public.

Pareillement, l'AFT-Technoprog ne soutient pas les partisans de la cryonie. Face aux tenants de cette pratique qui consiste à essayer de conserver les corps des défunts par vitrification et congélation dans l'azote liquide dans l'espoir qu'un jour la science sera capable de les ramener à la vie, les technoprogressistes français affichent leur scepticisme.

Idem pour le téléchargement de la pensée. En tout cas, si à long terme l'idée de pouvoir faire émerger une conscience depuis un substrat non biologique ne paraît pas impossible, nous en sommes encore probablement très loin. D'autre part, ontologiquement, il peut être considéré qu'une personne émergeant sur un tel support ne serait pas vraiment la continuation d'une personne biologique dont les structures mentales auraient été transférées, mais plutôt une toute autre personne.

Il en va de même de la théorie de la Singularité technologique. Cette idée selon laquelle les progrès fulgurants de l'intelligence artificielle devraient bientôt faire basculer notre civilisation humaine au-delà d'un point après lequel rien ne serait imaginable nous paraît relever surtout d'une eschatologie spirituelle. Plusieurs des principes de base de la théorie ne sont pas solides. Ses fondements historisants sont sans consistance. Surtout, sa généralisation de la prétendue « loi » de Moore (conjecture dont la logique a d'ailleurs commencé à s'effriter), ressemble à un mantra. Son renvoi continu à l'image de la fonction exponentielle paraît encore une fois relever du slogan.

Par ailleurs, les technoprogressistes adoptent une attitude bien différente face à la question des risques, à la fois les risques catastrophiques et existentiels. Grands absents de la réflexion « extropienne », les risques sanitaires et environnementaux sont au contraire sans cesse rappelés, et les autorités publiques ou les acteurs économiques et industriels mis devant leurs responsabilités.

Le meilleur exemple de l'attention des technoprogressistes à la question des risques est sans doute celui des craintes liées à l'émergence d'une IA (intelligence artificielle) forte. Ce sont en effet les dix ans de travaux de Nick Bostrom (co-fondateur de la WTA et l'IEET), et son livre *Superintelligence*, qui ont fourni les arguments dont se sont emparés Stephen Hawking, Elon Musk et Bill Gates pour lancer leur appel à la prévention contre les dérives potentielles d'une IA forte en 2015.

2.2. La remise au centre de la question sociale

L'une des critiques les plus récurrentes à l'encontre du transhumanisme consiste à dire qu'une telle évolution ne peut déboucher que sur une Humanité à plusieurs vitesses, dans laquelle les inégalités deviendront encore plus insupportables. Au lieu de la balayer d'un revers de main, les technoprogressistes valident cette critique. Le risque est réel. Dans une société dont les soubassements sont très inégalitaires, toute nouvelle technologie risque fort d'être d'abord utilisée pour asseoir ou renforcer les inégalités. Néanmoins, les technoprogressistes font d'abord remarquer que ceci n'est en rien spécifique au transhumanisme. Les sociétés humaines ont toujours vu la technologie nouvelle être d'abord mise au service des potentats. Dans le contexte actuel, celui où le modèle vacillant des démocraties sociales se trouve pris entre la puissance des Gafa et les ambitions de la Chine, les risques de discriminations accrues sont très réels.

C'est la raison pour laquelle l'association française transhumaniste - Technoprog, lorsqu'elle a organisé son premier colloque international, TransVision 2014, a choisi de convier les penseurs du

transhumanisme à se confronter à la question sociale, en leur demandant ce qu'ils avaient à proposer. Leurs avis sont à découvrir dans les vidéos du colloque (voir <http://tranvision.org>).

Au final, les technoprogressistes invitent à faire attention de ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain. Il ne faut pas confondre la question du transhumanisme avec la question politique. Le questionnement transhumaniste fondamental porte sur l'idée que nous nous faisons de l'humain. A-t-il une essence ou bien est-il en perpétuel devenir ? Si nous sommes aujourd'hui en mesure d'intervenir volontairement sur notre évolution biologique, au niveau individuel comme collectif, comment pouvons-nous assumer cette nouvelle et énorme responsabilité ? Cette question est transversale et indépendante de son interprétation politique. Il est crucial, pour comprendre le transhumanisme, de ne pas tomber dans cette confusion.

3. Espoirs

Dans la mesure où nous nous accordons sur ce que pourrait être un transhumanisme technoprogressiste, nous pouvons alors nous permettre quelques espoirs.

3.1. Trois précautions

Néanmoins, il paraît encore nécessaire de faire trois rappels.

Premièrement, tous ces espoirs ont des dimensions individuelles et collectives. Il est à chaque fois indispensable de les envisager sous ces deux angles. Ils doivent à la fois être facteur de meilleur épanouissement de soi et de meilleure harmonie sociale.

Deuxièmement, il est évident que chacun comporte également des parts de nouveaux risques. Aucune nouveauté, aucune nouvelle technologie ne peut prétendre être a priori sans danger, ce qui signifie qu'un principe de précaution raisonnablement appliqué est justifiable. Les mises sur le marché des produits innovants doivent être précédées de nombreux tests d'étude des risques - bien plus que ce qui est pratiqué actuellement.

Enfin, ces pratiques nouvelles n'excluent en rien les modes traditionnels de l'intervention collective et individuelle que sont l'éducation, la culture, la loi, l'action politique ou encore l'introspection et le travail psychologique et physique sur soi-même.

En tout cela, le transhumanisme technoprogressiste est bien un prolongement de l'humanisme.

3.2. L'espoir de réaliser de vieux espoirs humanistes

Le premier de tous les espoirs permis par le développement des biotechnologies est celui d'une vie en bonne santé continuellement prolongée. Les progrès du génie génétique, des thérapies cellulaires, de la médecine régénérative, de la bio-impression 3D, etc., ainsi que ceux de notre compréhension des mécanismes du vieillissement et des diverses maladies pourraient même nous permettre d'envisager de vieillir « en pleine jeunesse », ce qui serait peut-être la condition de tous les autres espoirs.

Plus radical encore, la combinaison de notre plus grande maîtrise de la biologie et du développement d'appareillages qui se fondent avec le vivant pourrait nous offrir un nouveau genre de libertés. Il s'agirait alors de libérer une créativité corporelle, de se permettre de diversifier l'expérience humaine. Cela pourrait vouloir dire donner accès à de nouveaux sens, à de

nouveaux moyens d'échange et d'expression, développer de nouveaux moyens biologiques ou cyborgisés d'exploration du monde (exploration spatiale ...), avoir accès à de nouvelles manières de vivre son expérience corporelle (cyborgisation, *transgenderisme*...), mais aussi s'enrichir au contact d'autres formes d'intelligence (artificielle, animale ...).

Un espoir, essentiel pour les technoprogressistes, est celui de s'émanciper des inégalités naturelles. Sans renoncer aucunement à lutter contre les inégalités sociales, ils savent que les inégalités physiques, les inégalités cognitives à la naissance sont aussi une source d'inégalité sociale importante. Notre capacité sans cesse améliorée d'intervenir sur le vivant, sans pour autant faire jamais disparaître toute place au hasard, peut faciliter l'accès de chacun à l'épanouissement de soi.

Dans la même logique, ils invitent à réfléchir à ce qu'une très longue durée de vie en bonne santé et en bonne condition physique donnera davantage de chance d'échapper aux pesanteurs socio-économiques. La succession « école-formation-emploi-retraite », qui ne donne en gros qu'une seule chance de réussir sa vie sociale, pourrait être remplacée par des cycles « formations-activités » qui permettraient à de nombreuses reprises de repartir à zéro et d'échapper aux contraintes économiques.

Mais pour de nombreux transhumanistes, l'un des plus grands espoirs, si ce n'est le plus grand, est celui d'améliorer nos prédispositions comportementales. Il faut en effet remarquer, avec les paléoanthropologues et les neuroscientifiques, que notre cerveau est toujours le même depuis 200 000 ans qu'a émergé *Homo sapiens*. Pour l'essentiel, sa tendance à l'agressivité et à la dominance, son besoin de possession, les limites de son empathie, etc. sont biologiquement adaptées aux conditions de survie de l'époque paléolithique (voir par exemple, Ingmar Persson & Julian Savulescu, *Unfit for the future : The Need for Moral Enhancement*, Oxford University Press, 2012). Elles sont au contraire en contradiction avec bon nombre de nos contraintes sociales et de nos valeurs morales modernes.

Grâce aux progrès rapides et très prometteurs des neurosciences, nous pourrions devenir capables d'intervenir de manière à moduler finement nos propres comportements. C'est une hypothèse qui devra être vérifiée. En effet, sans amélioration de nos prédispositions morales, il se pourrait bien que rien de fondamental ne change jamais vraiment (C'était déjà l'hypothèse de Henri Laborit, *Éloge de la fuite*, Gallimard, 1976). Que toutes nos constructions culturelles, morales ou religieuses soient vaines et que toutes les révolutions ne demeurent que ce qu'elles étaient dans la pensée pré-moderne, c'est-à-dire d'éternels recommencements.